

Faire littérature

Usages et pratiques du littéraire
(XIX^e-XXI^e siècles)

Delphine Abrecht
Romain Bionda
Sophie-Valentine Borloz
François Demont
Charlotte Dufour
Samuel Estier
Jacob Lachat
Colin Pahlisch
Émilien Sermier
Mathilde Zbaeren

ARCHIPEL
Essais

Archipel Essais
Volume 27

Ce volume Archipel Essais est publié avec le soutien de la Section de français et du Décanat de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Suivi éditorial et relecture : Stefania Maffei Boillat

Mise en page : TypoT_EX

Couverture : Fanny Vaucher

Les dix auteurs du présent volume remercient la collection « Essais » des éditions Archipel pour le soutien accordé et les membres du comité de relecture pour leur attention : Noémie Chardonens, Dominique Kunz Westerhoff, Lise Michel, Gilles Philippe et Barbara Wahlen. Merci à Stefania Maffei Boillat pour son beau travail d'édition.

© Archipel Essais 2018
Université de Lausanne
Faculté des lettres - Section de français
Quartier Chamberonne - Anthropole
CH - 1015 Lausanne
www.unil.ch/archipelessais

Table des matières

Delphine Abrecht, Romain Bionda, François Demont, Émilien Sermier et Mathilde Zbaeren <i>Faire littérature</i>	5
Jacob Lachat <i>Le creuset de l'histoire : la référence littéraire dans les récits de vocation d'historiens</i>	19
Émilien Sermier <i>Le rap, aux noms des poètes. De MC Solaar à Virus</i>	33
François Demont <i>Ces politiques qui écrivent. Modalités politiques et littéraires dans l'œuvre d'Édouard Philippe</i>	47
Mathilde Zbaeren <i>Raconter ou relater la catastrophe ? Usage du faux témoi- gnage en sciences sociales à partir de La Supplication : Tchernobyl, chroniques d'après l'apocalypse de Svet- lana Alexievitch (Lattès, 1998 [1997])</i>	63
Sophie-Valentine Borloz <i>Intégration du littéraire au sein du discours médical : « La dissection du livre de M. A. Belot »</i>	77
Charlotte Dufour <i>Les voi(x)es du droit. Dire, lire, écrire</i>	91
Samuel Estier <i>Les livres favoris des PDG</i>	105

Colin Pahlisch

*Lire les promesses scientifiques. Pour une épistémologie
coopérative entre science et fiction* 119

Delphine Abrecht et Romain Bionda

*L'écriture de plateau fait-elle littérature ? Réflexions à partir
de C'est une affaire entre le ciel et moi, mise en scène de
Christian Geffroy Schlittler (2014)* 135

Bibliographie sélective..... 151

Le creuset de l'histoire : la référence littéraire dans les récits de vocation d'historiens

Les lecteurs d'Alexandre Dumas ne sont
peut-être que des historiens en puissance...

Marc Bloch¹

« *Le livre qui a changé votre vie* »

Depuis 2014, il est possible de regarder sur la chaîne Youtube de *La Grande Librairie*, émission littéraire diffusée sur France 5, de brèves vidéos intitulées *Le Livre qui a changé votre vie*. Le principe de ces vidéos est simple : plusieurs écrivains y racontent, en moins de deux minutes chacun, l'expérience d'une lecture marquante, réalisée généralement au cours de l'enfance, qui aurait déterminé leur goût de la littérature, voire leur désir d'écrire eux-mêmes des livres. Parmi ces écrivains figurent de nombreuses personnalités de la production romanesque de langue française, mais aussi quelques historiens plus ou moins médiatiques, tous reconnus dans la recherche universitaire, qui ont accepté bon gré mal gré de se plier à l'exercice proposé par l'émission. Chacun de ces historiens dévoile à tour de rôle son goût pour une œuvre littéraire : Paul Veyne expose son rapport existentiel à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert ; Jean-Noël Jeanneney, sa passion invétérée pour *l'Anthologie de la*

¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris : Armand Colin, 1997, p. 39.

poésie française de Gide ; Benjamin Stora, sa découverte bouleversante de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski ; Alain Corbin, son intérêt précoce pour *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ; Mona Ozouf, ses émotions lors de sa première lecture de *Portrait de femme* d'Henry James ; Emmanuel de Waresquiel, son plaisir à relire *Alcools* d'Apollinaire ; Ivan Jablonka, le bonheur que lui procurent aujourd'hui encore *Les Confessions* de Rousseau. On constate sans grande surprise que les livres mentionnés ici sont pour la plupart des œuvres canoniques, majoritairement françaises, qui appartiennent au répertoire scolaire. On note par ailleurs que ces sept historiens parlent de littérature en insistant sur le lien affectif et intellectuel qu'ils entretiennent avec elle. De telles mises en scène de soi, bien qu'elles s'inscrivent dans le cadre restreint d'une émission adressée au grand public, peuvent apparaître comme les indices d'un phénomène académique plus large : l'attrait actuel de nombreux historiens français pour l'autobiographie.

Il n'est pas rare, en effet, qu'un chercheur ou une chercheuse fasse aujourd'hui paraître un récit dans lequel il ou elle évoque les écrivains déterminants de sa jeunesse². Il suffit de mentionner, à titre d'exemples, quelques ouvrages récents : *Composition française*, où Mona Ozouf rappelle sa découverte décisive d'auteurs bretons (Chateaubriand, Lamennais, Renan) ou qui ont écrit sur la Bretagne (Balzac, Sand)³ ; *Historien public*, où Pierre Nora fait état des lectures scolaires (notamment Racine) qui l'ont marqué quand il était jeune khâgneux⁴ ; *La Chambre de veille*, livre d'entretiens avec François Hartog, où l'historien rappelle plusieurs lectures effectuées durant ses années universitaires (Conrad, Melville,

2 C'est ce que remarque Jeremy D. Popkin dans son étude sur les autobiographies d'historiens, *History, Historians & Autobiography*, Chicago and London : The University of Chicago Press, 2005. Voir son chapitre 5, « Choosing History : The Issue of Vocation in Historians' Autobiographies ».

3 Mona Ozouf, *Composition française : retour sur une enfance bretonne*, Paris : Gallimard, 2009, pp. 82-102.

4 Pierre Nora, *Historien public*, Paris : Gallimard, 2011.

Segalen)⁵ ; ou encore les « souvenirs » de Paul Veyne au titre grandiloquent, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, où il est question de sa découverte de Flaubert⁶. Ces différentes publications s'inscrivent dans le long cortège des autobiographies d'historiens qui ne cessent d'augmenter depuis la fin des années 1980 – j'y reviendrai.

Il est rare, en revanche, qu'on interroge la façon dont les historiens recourent aux œuvres littéraires dans leurs récits autobiographiques. Malgré le récent renouvellement des interrogations sur les rapports entre l'histoire et la littérature⁷, le geste consistant à évoquer une lecture marquante dans un parcours de vie peut encore passer inaperçu lorsqu'on se préoccupe des modalités scientifiques d'intégration de la littérature dans le raisonnement historique. Or ce geste est moins anodin qu'il n'en a l'air, dans la mesure où il invite à questionner le rôle que joue la référence à la littérature dans les récits de vocation des historiens qui, de fait, occupent une position marginale dans le « champ littéraire ». En quoi la littérature peut-elle contribuer à la construction de leur *ethos* professionnel ?

5 François Hartog, *La Chambre de veille*, entretiens avec Felipe Brandi et Thomas Hirsch, Paris : Flammarion, 2013.

6 Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, Paris : Albin Michel, 2014.

7 Après la vague des débats sur les modalités fictionnelles du « discours de l'histoire » – débats pour le moins conflictuels qui ont animé, dans le sillage du *linguistic turn*, les réflexions sur les aspects narratifs, stylistiques et épistémologiques de l'historiographie –, plusieurs publications ont récemment exploré la variété des façons dont les historiens *font usage* des œuvres littéraires dans leurs travaux. On peut penser par exemple à la traduction française du livre de Carlo Ginzburg, *Le Fil et les Traces. Vrai faux fictif*, trad. M. Rueff, Lagrasse : Verdier, 2010 ; au numéro des *Annales* intitulé *Savoirs de la littérature*, dir. Étienne Anheim et Antoine Lilti, vol. 65, n° 2, mars-avril 2010 ; à l'ouvrage de Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard, *L'Historien et la Littérature*, Paris : La Découverte (Repères), 2010 ; ou encore au « manifeste » d'Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris : Seuil, 2014. La plupart de ces publications, outre leurs divergences théoriques et leurs partis pris, ont en commun d'aborder les rapports entre histoire et littérature à partir des conditions dans lesquelles des documents littéraires peuvent contribuer à la connaissance historique, sans impliquer de confusion des pratiques historiennes et littéraires ; elles tendent ainsi à ouvrir des pistes pour une réflexion historique et méthodologique sur la place de la littérature dans les sciences sociales, au-delà du partage disciplinaire qui hante les réflexions sur l'histoire depuis la seconde moitié du XIX^e siècle.

Répondre à une telle question ne va pas de soi. Il s'agira d'une part d'explorer le problème des rapports entre littérature et histoire à partir de la relation singulière que les historiens entretiennent avec leur métier, d'autre part d'interroger la fascination qu'exercent sur eux certaines œuvres et certains écrivains. Cela permettra, comme j'essaierai de le montrer à travers le cas particulier d'un historien du XIX^e siècle, Augustin Thierry, de pointer quelques-unes des valeurs que charrie la référence à la littérature dès lors qu'elle est utilisée dans des récits de vocation.

L'histoire comme vocation

Avant d'entrer dans l'analyse de ce cas particulier, il importe de définir ce que j'entends par *récit de vocation*. Il s'agit d'un type de récit autobiographique visant à cibler les étapes ou les moments qui ponctuent l'accession à une carrière, ou du moins à une pratique professionnelle identifiable comme telle. La notion de *vocation* désigne chez un individu l'impulsion première, fondamentale, qui caractérise la découverte de ce qui deviendra par la suite son métier. Dans *L'Éthique protestante ou l'esprit du capitalisme*, Max Weber a analysé très précisément l'émergence de cette notion au moment de la Réforme : il montre en particulier que la notion de vocation (*Beruf*) devient, avec Luther, une des principales justifications morales de l'engagement dans le travail, parce qu'elle fait de la « profession » une mission et un investissement quasi spirituel des individus, et non plus seulement une activité lucrative⁸. Depuis Weber, on définit les métiers

8 Chez Weber, le terme de *Beruf* doit être entendu dans un double sens de « profession » et de « vocation », conformément à son sens étymologique (le verbe allemand *rufen* correspondant au latin *vocare*, appeler). Voir Max Weber, *L'Éthique protestante ou l'esprit du capitalisme*, trad. J.-P. Grossein, Paris : Gallimard, 2003, en particulier le chapitre 1.3, « La notion de *Beruf* chez Luther », et *La Science, profession et vocation*, trad. I. Kalinowski, Marseille : Agone, 2005.

à vocation comme des métiers qui supposent une implication symbolique des individus dans leur travail. Les activités littéraires et artistiques, mais aussi scientifiques et intellectuelles, en font partie, car elles fondent une part de leur légitimité sur des valeurs comme l'ascèse ou le don de soi, valeurs qui se réduisent rarement à une rémunération pécuniaire ou matérielle⁹. C'est pourquoi, pour de nombreux individus, l'engagement vocationnel dans de telles activités s'exprime en général à travers une illumination et une forme de conversion qui éclaire le sujet sur ce qu'il est et ce qu'il doit faire. Mieux : cet engagement repose sur une dialectique entre le choix et la nécessité, ainsi que l'explique Judith Schlanger dans un ouvrage essentiel consacré à l'idée moderne de vocation :

Une longue moralisation du thème de la vocation n'a fait qu'amplifier son discours volontariste. On choisit sa vocation parce qu'on y reconnaît sa tâche, voire sa mission ; on choisit une vie centrée sur une priorité majeure. On choisit, pourrait-on dire, une existence tendue par un choix. [...] Pour l'homme voué, la volonté est plus qu'une condition indispensable, c'est aussi une valeur et un mérite. Mais en même temps – et c'est son autre langage – la vocation s'impose. On ne décide pas d'en avoir une et on ne décide pas laquelle. Comme l'appel religieux et comme la passion, la vocation survient. [...] Dans la mesure où la vocation exprime la personnalité et accomplit le caractère, l'homme voué n'agit pas par l'effet d'un choix. Profondément, il n'a pas le choix. [...] Une nécessité à la fois naturelle et spirituelle le porte, celle qui pousse tout être à devenir ce qu'il peut être pour atteindre la perfection de son être.¹⁰

Le métier d'historien, bien qu'il relève aujourd'hui d'une formation académique et de méthodologies spécifiques qui sous-tendent sa pratique, peut être considéré comme un métier à vocation. Il suppose en effet, dans bien des cas, un investissement subjectif qui se partage

9 Voir à ce sujet Gisèle Sapiro, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, pp. 4-11.

10 Judith Schlanger, *La Vocation*, Paris : Éditions du Seuil, 1997, pp. 82-83. Dans cet essai, Schlanger montre en particulier que la vocation acquiert une valeur laïque à la fin du XVIII^e siècle, à l'aube de l'ère industrielle. La plupart de ses exemples proviennent de modèles romantiques.

entre choix et nécessité. Cet investissement peut se manifester sous diverses formes, la plus courante étant sans doute le récit que les historiens font de leur propre parcours intellectuel. Que ce soit à travers un entretien personnalisé, une préface, ou encore des mémoires, la plupart des récits de vocation d'historiens qu'on voit fleurir de nos jours héritent d'une pratique réflexive qui porte un nom depuis la fin des années 1980 : l'« ego-histoire »¹¹. Cette pratique réflexive, dans laquelle un historien analyse son parcours biographique, sa formation intellectuelle et l'élaboration de sa propre méthode, a suscité de nombreuses réticences à ses débuts¹², mais elle s'est normalisée avec le temps. L'ego-histoire est aujourd'hui le lieu privilégié pour faire l'apologie du métier d'historien et le présenter comme une profession de foi¹³. Bien que les historiens rechignent parfois à parler de vocation – probablement parce que le terme tend à occulter les conditions socio-historiques de l'entrée dans

- 11 Le mot d'« ego-histoire » apparaît pour la première fois en 1987 dans le titre d'un ouvrage collectif dirigé par Pierre Nora, dans lequel l'académicien a demandé à quelques historiens connus (Georges Duby, Jacques Le Goff et Michelle Perrot, entre autres) de se raconter avec « le regard froid, englobant, explicatif », comme s'ils étaient eux-mêmes leur propre objet d'étude. Grâce à cette publication collective, Nora énonce son ambition explicite de créer un « genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique » (Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris : Gallimard, 1987, pp. 5-7).
- 12 Plusieurs lecteurs des *Essais d'ego-histoire*, dont Jacques Revel, Arlette Farge ou Pierre Bourdieu, ont critiqué le projet de l'ouvrage pour son caractère paradoxalement anhistorique. Sur les débats autour de l'ego-histoire, voir Patrick-Michel Noël et Van Troi Tran, « Réflexions autour d'une histoire privée de l'histoire : le cas des *Essais d'ego-histoire* », in P. Hummel (dir.), *Labor eruditus. Études sur la vie privée de l'érudition*, Paris : Philologicum, 2012, pp. 209-223. Voir aussi : Manu Braganca et Fransiska Louwagie (dir.), *Ego-histories of France and the Second World War: Writing Vichy*, Palgrave, 2018.
- 13 Elle est devenue un passage obligé pour la plupart des historiens français qui souhaitent soumettre un dossier d'habilitation à diriger des recherches (HDR). Certains excellent même dans ce genre d'auto-analyse professionnelle, en particulier Patrick Boucheron, qui a saisi l'occasion de son HDR pour élaborer une méditation magistrale sur le métier d'historien : *Faire profession d'historien*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2016.

une carrière¹⁴ –, leurs récits *ego-historiques* sont orientés vers une mise en scène de soi où s'exprime un rapport affectif à la discipline¹⁵.

Au lieu d'évoquer ici des autobiographies d'historiens contemporains, je préfère m'arrêter sur un texte d'Augustin Thierry, historien célèbre du début du XIX^e siècle, souvent considéré comme l'un des fondateurs de ce qu'on appelle la « science historique »¹⁶. Il s'agit d'un épisode biographique où Thierry relate sa lecture enthousiaste des *Martyrs* de Chateaubriand au collège de Blois, événement décisif dans la découverte de sa passion pour l'histoire. Quoiqu'ancien, ce texte me semble crucial pour deux raisons. D'une part, il anticipe les nombreux récits d'historiens qui recourent à la littérature pour signifier leur rapport singulier à leur métier ; il peut même être envisagé comme une version primitive de l'ego-histoire, puisque Thierry y expose les circonstances de son entrée dans la carrière d'historien. D'autre part, ce texte trouve de nombreuses résonances dans les préoccupations historiographiques qui touchent actuellement la discipline en France, dans la mesure où il paraît dans un contexte – idéalisé par certains chercheurs¹⁷ – qui précède de peu

14 Georges Duby, niant l'idée même de vocation, considère par exemple avec une nonchalance assumée la découverte de son goût pour ce qui est devenu son métier : « L'histoire ? Pourquoi pas ? Nulle vocation en vérité » (Georges Duby, *Mes Ego-histoires*, Paris : Gallimard, 2015, p. 34).

15 On en trouve plusieurs exemples dans un volume récent dirigé par Philippe Gumplowicz, Philippe Salvadori et Alain Rauwel (dir.), *Faiseurs d'histoire. Manifeste pour une histoire indisciplinée*, Paris : PUF, 2016. Les récits d'ego-histoire participent de ce que Patrick Boucheron a appelé la « tentation littéraire de l'historien », qui, davantage qu'une simple « envie romanesque » propres à certains chercheurs, soulève des problèmes fondamentaux tels que l'éthique professionnelle, la langue ou le cadre éditorial de l'écriture académique (P. Boucheron, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Le Débat*, n° 165, 2011, p. 51 et suiv.).

16 Thierry est réputé pour son engagement dans une révolution historiographique dont il a lui-même proclamé la paternité. Dans l'« Avertissement » qui ouvre son édition des *Lettres sur l'histoire de France* de 1827, l'historien affirme péremptoirement qu'avant lui et les siens il n'existe pas d'histoire de France digne de ce nom (Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, éd. A. Déruelle, Paris : Classiques Garnier, 2012, pp. 59-62).

17 Ivan Jablonka, dans *L'Histoire est une littérature contemporaine*, envisage le début du XIX^e siècle comme un âge d'or où historiens et romanciers français marchaient main dans la main.

le grand partage institutionnel entre la littérature et les sciences sociales. Au moment où Thierry le publie, l'exercice de l'histoire ne requiert aucun droit d'entrée formel et ne suppose aucun apprentissage technique précis. Comme « hommes de lettres », les historiens nécessitent certes une éducation, mais il ne s'agit pas encore d'une compétence certifiée par un titre académique.

« *La page qui m'a tant frappé* » :
Augustin Thierry lecteur de Chateaubriand

Le récit de vocation de Thierry figure dans la préface des *Récits des temps mérovingiens*, à la suite de plusieurs pages qui retracent la genèse du livre, lequel, paru en 1840, forme, pour reprendre les termes de l'historien, « le cercle de [ses] travaux d'histoire narrative »¹⁸. Ce récit vient clore un prélude méthodologique qui résume à grands traits les principes historiographiques (documentation, méthode, attention aux détails, originalité de la narration) qui sont au fondement du travail de Thierry sur les origines médiévales de la France. Puis ce prélude bascule soudain dans l'évocation d'un « souvenir de jeunesse » :

Pendant que j'essayais, dans cet ouvrage, de peindre la barbarie franke [...] un souvenir de ma première jeunesse m'est souvent revenu à l'esprit. En 1810, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions le livre ; il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, je feignis de m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant.¹⁹

18 Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens* précédés de *Considérations sur l'histoire de France*, Paris : Just Tessier, 1842 [1840], p. 20.

19 *Idem.*

La lecture des *Martyrs* est d'emblée présentée comme un *eurêka* et la remémoration soudaine d'une scène originelle. Comme le remarque Paule Petitier dans un commentaire éclairant de l'extrait, le récit de Thierry se déroule à la manière d'une fiction de la découverte²⁰. En outre, le motif de la lecture en cachette, les disputes d'écoliers assidus qui ressentent « le goût du beau et l'admiration de la gloire », ainsi que le cadre de la lecture – cette « salle voûtée » – sont des ingrédients narratifs qui préparent le scénario d'un *Bildungsroman*. Tout se passe comme si ces ingrédients étaient soulignés afin de mettre en valeur l'« éblouissement d'imagination »²¹ qui frappe le jeune historien à venir au moment où il lit la fameuse scène de la bataille des Francs et des Romains dans *Les Martyrs* :

À mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétais à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée. »²²

Thierry expose ici son émotion d'adolescent en recomposant l'expérience de lecture d'une fiction historique. Celle-ci ne constitue pas, à proprement parler, une découverte scientifique ; elle apparaît plutôt comme la révélation affective d'une conception stylisée de l'écriture de l'histoire. Elle est dotée d'une valeur biographique, parce qu'elle place la mémoire de l'expérience esthétique au cœur du travail intellectuel. S'inscrivant dans une réflexion méthodologique, elle fait écho aux principes historiographiques que l'historien a pris soin de rappeler

20 Paule Petitier, « La découverte du passé chez Augustin Thierry et Michelet », in J. Carroy et N. Richard (dir.), *La Découverte et ses récits en sciences humaines : Champollion, Freud et les autres*, Paris : L'Harmattan, 1998, pp. 195-210.

21 A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, p. 21.

22 *Ibid.*, pp. 22-23.

au préalable, qui selon lui contrastent avec le style aride et rébarbatif des manuels qu'il lisait à l'école.

De plus, l'épisode de la lecture des *Martyrs* développe en filigrane un commentaire sur la mise en scène de la vocation dans le récit de soi. Thierry explique qu'il n'y a pas de rapport immédiat entre son souvenir de jeunesse et le choix de son métier. L'expérience esthétique ne lui est pas apparue d'emblée comme un moment fondateur. Elle s'est au contraire affirmée comme une révélation *a posteriori*. En effet, la conscience de la vocation n'est jamais que la projection *après coup* d'un événement auquel l'individu accorde une valeur dans sa formation intellectuelle. L'élan d'enthousiasme, tel qu'il est retranscrit ici par Thierry, n'est pas décrit comme une prise de conscience nette. Il découle au contraire d'une longue maturation et ne devient significatif qu'au sommet d'une carrière glorieuse. Le véritable enjeu du récit vocationnel consiste précisément à suggérer le lien entre la lecture des *Martyrs* et le processus intellectuel qui a conduit l'historien à embrasser sa carrière :

Ce moment d'enthousiasme [la lecture des *Martyrs*] fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui venait de se passer en moi ; mon attention ne s'y arrêta pas ; je l'oubliai même durant plusieurs années ; mais, lorsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile : *Tu duca, tu signore, e tu maestro*.²³

Thierry conclut ainsi son « souvenir de jeunesse » par une réflexion sur le rôle de Chateaubriand dans la découverte de sa passion pour l'histoire. Le « moment d'enthousiasme », qui s'est pourtant affirmé « après d'inévitables

23 *Ibid.*, pp. 24-25.

tâtonnements pour le choix d'une carrière »²⁴, se transforme en un hommage formulé avec une éloquence appuyée. Cet hommage a assurément contribué à accroître l'importance de l'auteur des *Martyrs* dans l'émergence de la discipline historique en France. Il a même conduit plusieurs critiques à envisager son œuvre de fiction sur le même plan que les romans historiques de Walter Scott, qui sont par ailleurs la principale source d'inspiration de Thierry²⁵. Aujourd'hui encore, cette page est utilisée comme argument pour expliquer la rupture historiographique dont Chateaubriand aurait été l'instigateur²⁶. Sans entrer dans le débat sur le statut de cet hommage, il me semble plus judicieux de montrer que la « dette » formulée par Thierry soulève un questionnement sur le rôle de la référence littéraire dans le récit de vocation.

De quoi Chateaubriand est-il, au juste, le nom pour l'historien ? On le comprend à la lecture de l'extrait : il incarne une certaine idée de la grandeur littéraire pour un historien qui s'est lui-même appliqué à revendiquer son souci du style et de la narration. C'est bien au « poète de

24 Cette remarque en dit long sur le caractère paradoxal du récit de vocation. Le maître-mot de l'hommage de Thierry est celui de « tâtonnements ». En 1835, dans la préface d'un recueil d'articles importants de sa carrière, l'historien insiste déjà sur « ces tâtonnements d'un jeune homme qui cherche à frayer des voies nouvelles, ce débrouillement d'une pensée, d'abord confuse et hasardée, et qui peu à peu s'élève par l'étude patiente des faits jusqu'à la précision scientifique ». Il rappelle en particulier les tiraillements qui le saisissent au moment où il découvre, inconsciemment, le but de sa « véritable vocation » : « Au calme d'esprit avec lequel je parcourais ce labyrinthe de doutes et de difficultés, il me semblait que je venais enfin de rencontrer ma véritable vocation. Cette vocation que j'embrassai dès lors avec toute l'ardeur de la jeunesse, c'était, non de ramener isolément un peu de vrai dans quelque coin mal connu du moyen-âge, mais de planter, pour la France du dix-neuvième siècle, le drapeau de la réforme historique » (A. Thierry, *Dix ans d'études historiques*, Paris : Just Tessier, 1835, pp. 1 et XIV-XV).

25 Sainte-Beuve, en son temps, avait toutefois émis ses réserves sur la sincérité d'un tel hommage à Chateaubriand, qu'il réduisait à un « prêt-rendu universel de louanges et de compliments » (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris : Garnier Frères, 1861, t. 2, p. 23).

26 Ivan Jablonka l'utilise pour rappeler que c'est moins l'érudition de Chateaubriand que le « souffle des *Martyrs* qui, toute fiction qu'ils soient, révèle brusquement une nouvelle manière d'écrire l'histoire » (I. Jablonka, *op. cit.*, p. 50).

l'histoire » que s'adresse Thierry, à celui dont le « génie » aurait inspiré le sens du passé à ses contemporains. S'il peut apparaître au jeune historien libéral comme un modèle à suivre (comme Virgile pour Dante), c'est que son œuvre contraste par bien des aspects avec la monotonie des lectures scolaires. Thierry oppose même sa lecture de la page des *Martyrs* « qui l'a tant frappé » au type d'histoire qui lui a été enseigné et qu'il a dû apprendre comme un pensum. La référence à Chateaubriand devient ainsi un moyen d'assurer que le travail historique n'est pas uniquement le produit d'une étude austère, mais qu'elle provient aussi d'une sensibilité aux pouvoirs d'évocation du passé propres à la littérature.

Les grandeurs littéraires de l'histoire

On l'aura compris : si j'ai choisi de m'arrêter sur le récit de vocation d'Augustin Thierry, c'est qu'il révèle une partie des enjeux des autobiographies contemporaines où le plaisir de la littérature accompagne l'entrée dans une carrière d'historien. Thierry relate son expérience de lecture en parsemant son récit de formules hyperboliques et solennelles qui mettent en évidence son goût du beau. Celui-ci transcende largement le goût de l'archive et le recours aux sources, qui constituent, on le sait, une part importante du travail scientifique de l'historien. « Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. » Il faut prendre au sérieux cet autoportrait de l'historien en lecteur avide et consciencieux. Il renvoie à l'engouement pour les récits d'historiens qui, de nos jours encore, utilisent la référence littéraire pour mettre en valeur leur relation existentielle aux *grands auteurs* et aux *grandes œuvres* – précisément celles dont on peut dire, sans craindre le scandale ou l'anathème, qu'elles changent une vie.

L'héroïsme savant de Thierry – qui est aussi une forme de volontarisme – confère à son expérience de lecture cette valeur biographique que reflète un parcours intellectuel exemplaire. Son récit de vocation peut ainsi éclairer les usages de la littérature dans le foisonnement actuel des récits d'ego-histoire. Les historiens qui thématisent la découverte de leur passion de l'histoire par le souvenir d'une lecture marquante inscrivent leur pratique professionnelle dans une vie où la rigueur scientifique n'est jamais complètement séparée du souci de la gloire littéraire.

Jacob Lachat

